

Synthèse et propositions pédagogiques de MM **Hervé Oulc'Hen**, professeur de philosophie et **Frédéric Sinno**, professeur de lettres, modérateurs de l'intervention de Philippe Sabot

« Enjeux éthiques du clonage »

Philippe Sabot commence par rappeler que la question du clonage s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus générale sur la bioéthique, sur ses visées théoriques (identifier des valeurs, élaborer des arguments pour nourrir le débat public) et pratiques (orienter l'action). La bioéthique est la recherche d'un équilibre toujours précaire entre la prise en compte des cas particuliers et l'exigence déontologique des principes pour encadrer le développement technologique. Le clonage est un cas paradigmatique à cet égard, en ce qu'il amène à repenser la question des limites de l'humain, des frontières entre le naturel et l'artificiel. Le clonage est porteur d'une utopie, le post-humanisme ou transhumanisme, qui s'apparente à une révolution technologique : jamais, auparavant, l'être humain n'avait eu la possibilité de s'autoproduire. A première vue, les enjeux éthiques du clonage n'ont rien de nouveau : les espoirs et les craintes qu'il suscite sont à ranger au compte des bienfaits et méfaits du développement de « la » technique. Le clonage n'est cependant une technique comme les autres : l'hybridation entre le naturel et artificiel qu'il implique modifie en profondeur notre grammaire morale. Sans pour autant abandonner l'exigence d'un questionnement moral à son endroit, on ne saurait se contenter de catégories toutes faites, que ce soit pour condamner a priori le clonage au nom de principes mal ajustés à ce qu'il comporte de spécifique, ou que ce soit pour en faire un éloge acritique au nom d'une idée hypostasiée du progrès.

Philippe Sabot souligne, plusieurs exemples à l'appui, l'importance de distinguer entre le clonage thérapeutique (qui concerne la partie et non le tout : l'organe ou l'embryon) et le clonage reproductif (qui vise la réplique à l'identique du tout de l'organisme). Les enjeux éthiques ne sont pas les mêmes dans les deux cas, selon que l'on clone une partie de l'organisme, ou l'organisme tout entier¹. Concernant le clonage thérapeutique, le questionnement moral porte, notamment, sur la dignité de l'embryon : est-il une personne humaine potentielle ? C'est surtout le clonage reproductif qui retient l'attention de Philippe Sabot : comment tenir un discours critique qui ne cède pas à la « panique morale » stigmatisée par Ruwen Ogien ? S'appuyant les travaux de Mark Hunyadi², Philippe Sabot montre qu'il importe de se garder de trois formes de réductionnisme : le réductionnisme anthropotechnique de Peter Sloterdijk d'une part, selon lequel l'homme est aujourd'hui produit et domestiqué par sa propre technique, le clonage ne faisant que s'inscrire dans la longue histoire de « l'élevage humain » bien plus ancienne que nous³ ; le réductionnisme reproductif de John Harris ensuite⁴,

¹ On peut, à cet égard, adosser le questionnement éthique sur le clonage à une investigation épistémologique sur la transformation des concepts de tout et de partie dans l'histoire de la pensée biologique, telle que l'a menée Georges Canguilhem dans son article « Le tout et la partie dans la pensée biologique », *Les Etudes philosophiques*, XXI, 1, janvier-mars 1966, p. 3-16, repris dans *Œuvres complètes, tome III. Ecrits d'histoire des sciences et d'épistémologie*, Paris, Vrin, 2019, p. 692-709.

² Mark Hunyadi, *Je est un clone. L'éthique à l'épreuve des biotechnologies*, Paris, Seuil, 2004 ; « L'aléatoire préserve l'altérité. Réflexions sur le clonage », *Champ psychosomatique*, 2009/3 (n° 55), p. 163-179.

³ Cf. Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'humanisme de Heidegger* (2000), trad. O. Mannoni, Paris, Mille et une nuits, 2004.

⁴ Cf. John Harris, *On Cloning*, London/New York, Routledge, 2004.

pour qui le clonage reproductif n'est qu'une technique de reproduction comme une autre ; le réductionnisme juridique de Ruwen Ogien enfin, adossé à une position libérale et utilitariste, l'éthique minimale, selon laquelle le clonage ne saurait être moralement condamné tant qu'il ne fait de tort à personne⁵. A l'encontre de ces trois réductionnismes, la démarche d'inspiration phénoménologique de Mark Hunyadi a le mérite de recentrer la question sur une approche en première personne, en effectuant une sorte de variation eidétique : en quoi consisteraient le cogito et l'expérience vécue d'un sujet cloné ? Comment comprendre ce « fardeau ontologique » qui consiste à dépendre du désir d'un tiers, du fantasme d'un autre de voir son moi dupliqué à l'identique ? Le clonage a la prétention exorbitante de réduire et de maîtriser l'aléatoire génétique : comme les souligne Philippe Sabot à la suite de Mark Hunyadi, le clone n'est pas *un* individu, indéterminé dans sa facticité, mais *tel* individu projeté et manipulé par un tiers, dont l'hybris désirante s'immisce jusque dans les soubassements physiques les plus profonds du sujet cloné. La conversion à la perspective en première personne nous amène à réviser nos catégories d'autonomie et d'altérité. Concernant l'autonomie, l'éthique minimale a beau jeu de justifier la possibilité du clone en le décrétant capable d'autodétermination, en le dotant de droits formels : cela reste un point de vue abstrait, en troisième personne, qui achoppe sur le fardeau ontologique du sujet cloné dont l'autonomie présumée est vécue en première personne comme un déficit d'être. Concernant l'altérité, on peut être tenté d'appliquer le principe leibnizien des indiscernables : deux êtres distincts sont dits autres si un tiers parvient à trouver entre eux une différence numérique (ainsi, deux jumeaux distingués par leurs parents). Appliqué au clone, le principe des indiscernables nous assure que l'altérité du clone est préservée malgré l'identité génétique nucléaire entre le cloné et son modèle. Or là encore, cela reste une vue abstraite qui fait fi de l'expérience vécue. Dit dans les termes de Mark Hunyadi, à « l'altérité de l'autre » (en troisième personne), s'oppose « l'altérité de soi » en première personne, avec précisément la menace que le clonage, pour le sujet cloné, fait peser sur le sentiment d'altérité de soi-même.

A la suite de la conférence de Philippe Sabot, deux questions philosophiques peuvent être soulevées. Une première question, dans le droit fil de nos remarques précédentes, concerne l'identité narrative et l'ipséité (au sens de Paul Ricœur) du sujet cloné : son « soi » (identité-*ipse*) n'est-il pas réductible au « même » (identité-*idem*) ?

Une deuxième question, plus ouverte, concerne le rapport entre l'humain et l'animal : les inquiétudes morales à l'égard de la possibilité du clonage humain peuvent-elles être étendues aux animaux, pour lesquels le clonage n'est précisément plus une possibilité mais bien une effectivité (comme en témoigne l'exemple fameux de la brebis Dolly) ? Étendre l'inquiétude morale au sort des animaux clonés donne un point d'ancrage à la critique des utopies post-humanistes dont se gargarisent certains défenseurs du clonage.

Plutôt que de célébrer l'hybridation uniquement du côté du post-humain (à travers la figure du clone comme organisme de synthèse dupliqué), ne gagnerait pas à redéfinir l'hybridation aussi du côté du vivant, entre l'humain et les autres espèces, dans leurs

⁵ Cf. Ruwen Ogien, *La panique morale*, Paris, Grasset, 2004.

coévolutions embrouillées mises en évidence par la biologiste Lynn Margulis⁶, et par la philosophe états-unienne Donna Haraway à sa suite ?

Afin de préciser cette dernière question, nous donnons à lire deux extraits de l'ouvrage de Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent* (2008), traduit récemment aux éditions Les empêcheurs de penser en rond⁷. Les textes sont extraits du chapitre 5 intitulé « Cloner les bâtards, sauver les tigres ». Renvoyant dos-à-dos l'exceptionnalisme humain et les réductionnismes évoqués ci-avant, Haraway nous invite à penser nos rapports entremêlés aux « espèces compagnes », dans des récits faits des régimes de discours eux-mêmes entremêlés (sciences du vivant, philosophie, sciences sociales, littérature de science-fiction, etc.)⁸. Bien que le concept d'espèce compagne ait un pouvoir d'extension et de compréhension très large, non limité aux animaux de compagnie ni même aux vivants, le terrain de prédilection de Donna Haraway est le milieu canin, ainsi que le montre le premier extrait que nous proposons.

Extrait n° 1 – Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent*, p. 226-227

« Mon but est de comprendre comment se joue l'émergence d'une éthique de l'épanouissement interspécifique, de la compassion et de l'action responsable au sein des cultures canines à la fine pointe technologique, engagées, d'une part, dans la diversité génétique et, de l'autre, dans le clonage. Par le passé, j'ai écrit à propos des cyborgs – une variété d'espèce compagne –, agglomérant organismes et dispositifs informatiques, que la guerre froide a fait naître⁹. J'avais aussi à l'esprit les organismes de laboratoire génétiquement modifiés tels qu'OncoMouse : des espèces compagnes où s'entrecroisent le commercial, l'universitaire, le médical, le politique et le juridique. Les chiens et les humains qui ont émergé au fil du temps comme des « êtres génériques » (pour reprendre les termes de Marx), nous proposent, en tant qu'espèces compagnes, des histoires et des existences différentes que celles des cyborgs et des souris génétiquement modifiées. Ce terme d'*espèce compagne* renvoie à l'ancestral lien co-constitutif entre humain et chien, dans lequel ce dernier n'a pas été un simple objet passif mais un véritable acteur. Il signale également les types d'existences possibles à la croisée de différentes communautés humaines expérimentées pour lesquelles « l'amour de la race » ou « l'amour des chiens » est un impératif pratique et éthique dans un contexte historique *toujours* spécifique, impliquant chaque fois la science, la technologie et la médecine. Enfin, *espèce compagne* se réfère aux appareils bio-socio-techniques qui enchevêtrent humains, animaux, artefacts et institutions et à partir desquels émergent des modes d'existence particuliers, qu'ils se maintiennent ou pas. »

⁶ Cf. Lynn Margulis et Dorion Sagan, *Acquiring Genomes : A Theory of the Origins of Species*, New York, Basic Books, 2002.

⁷ Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent* (2008), trad. F. Courtois-l'Heureux, Paris, La Découverte/Les empêcheurs de penser en rond, 2021.

⁸ Voir Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes. Chiens, humains et autres partenaires* (2003), trad. J. Hansen, Paris, éditions Climats, 2018 (première parution aux éditions de l'Eclat, 2010).

⁹ Donna Haraway fait référence ici à un article fameux qu'elle a écrit en 1985 pour *Socialist Review* (n° 80), « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XX^e siècle », repris in Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*, trad. L. Allard, D. Gardey, N. Magnan, Paris, Exils Editeur, 2007, p. 29-105. Ecrit dans un contexte reaganien de course à l'armement, le *Manifeste cyborg* est à lire comme un détournement ironique et une réappropriation féministe d'une certaine technophilie viriliste, nourrie par un désir d'arrachement à la finitude terrestre par la conquête aérospatiale. A rebours du fantasme transhumaniste de l'homme augmenté que véhicule le cyborg, Haraway mobilise le cyborg à des fins critiques pour les luttes féministes, comme outil herméneutique et politique permettant de défaire ironiquement toute la symbolique de la nature et de la reproduction associées communément à la féminité.

Extrait n° 2 – Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent*, p. 230-232

Dans cet extrait, Haraway analyse le contenu d'un court reportage sur le clonage humain réalisé à l'automne 2001 par un producteur de radio indépendant, Rusten Hogness, pour The DNA Files II.

« Du fait, en partie, de la croyance culturelle bien ancrée et trop souvent entretenue par les scientifiques eux-mêmes, qui veut que les gènes par leur fonction codificatrice déterminent tout en biologie – à l'image d'un programme entièrement déterminé par son code –, les complexités développementales passent, elles, à la trappe dans les débats publics sur le clonage. Afin de bien saisir les différentes strates de questions que posent la génétique et le développement, Hogness et les biologistes qu'il avait choisi d'interviewer avaient privilégié la métaphore de la partition et de la performance musicales, plutôt que celle de l'encyclopédie et du code. Ce faisant, ils avaient attiré l'attention sur les relations collaboratives, complexes, processuelles et performatives qui constituent la réalité biologique. Pénétrer à l'intérieur de cette réalité-là permettait d'orienter la préoccupation éthique vers les éventuelles expériences vécues par les sujets clonés et leur entourage. Ici, éthique et technique travaillent main dans la main ou, peut-être pourrait-on dire mieux encore, à la façon du noyau dans le cytoplasme. Selon tous les scientifiques interrogés par Hogness, il fallait que le clonage humain reste pour longtemps encore une chose inenvisageable en raison des souffrances plus que probables de telles progénitures mais aussi de tout l'entourage de ces enfants. Pour le dire poliment, les conditions d'épanouissement ne sont clairement pas réunies. Ce genre de considération avait vocation à mettre en lumière le « caractère concret mal placé » dont témoignent les traditionnelles discussions à propos du clonage humain. Trop souvent, la discussion bioéthique s'attache à se demander s'il est acceptable de copier un individu, de brouiller les générations, de jouer à Dieu, etc., comme s'il s'agissait de questions de « société », tandis que des questions telles que notre capacité à comprendre la complexité de la génomique et de l'épigénétique sont reléguées au statut de problèmes « scientifiques et techniques ». Pendant que les bioéthiciens font preuve d'éloquence quant à la mise en danger du caractère supposé unique de l'individu humain ou le contrôle excessif des processus naturels, la scène où l'ontologie est refaçonnée se transforme une fois de plus sous leurs pieds, laissant la recherche éthique courir après de curieuses abstractions et scénarios élaborés par des groupes de réflexion sur le vivant. Hogness a eu du mal à convaincre les rédacteurs et producteurs de l'émission de radio *The DNA Files* que les véritables questions à poser aujourd'hui autour du clonage humain étaient d'ordre biologique. Dans un très court programme où même les rudiments des techniques biologiques et des processus de développement et de génétique pouvaient à peine être esquissés, on lui demandait d'interviewer un « bioéthicien ». La société est d'un côté ; la science, de l'autre. Or, les biologistes voulaient privilégier un changement de métaphore pour souligner ce qui est véritablement en jeu dans des processus tels que la reprogrammation nucléaire dans le clonage où se conditionnent largement les possibilités d'épanouissement. L'éthique se loge dans tout l'appareil ontologique, l'épaisse complexité, les naturecultures¹⁰ des êtres enchevêtrés à la technoculture : là où les cellules et les humains s'étreignent dans une danse du devenir. »

¹⁰ Haraway forge le concept de « natureculture » pour dépasser le grand partage des Modernes entre nature et culture, entre nature et société. Loin de s'opposer comme deux domaines de réalité se faisant face, avec l'humain dans une position d'exception du seul côté de la culture, nature et culture sont embrouillées, indissociables l'une de l'autre. Haraway s'inscrit ce faisant dans un certain « tournant ontologique » propre à l'anthropologie et à la philosophie contemporaines, que l'on peut voir à l'œuvre notamment chez Bruno Latour ou Philippe Descola.

Ce deuxième extrait nous amène à réviser nos catégories bioéthiques : au lieu de se contenter de réguler le vivant au nom de normes strictement sociales, comme si l'on pouvait tracer une frontière définitive entre la nature et la culture, la critique du clonage gagnerait à ancrer son propre discours dans les « naturecultures » enchevêtrées où les humains co-évoluent avec les autres espèces : cellules, animaux, artefacts, etc. L'enjeu éthique du clonage, pour Haraway, n'est donc pas que socio-culturel : il est à la fois biologique et social, découlant de l'immanence du monde vivant. Plutôt, au nom d'un principe transcendant, que de nourrir le « besoin d'interdire », d'« empêcher *a priori* que les choses se fassent »¹¹, le discours bioéthique doit se frotter à la réalité des vivants, à ce qui se fait du côté des espèces enchevêtrées. Il ne s'agit pas pour autant de plaider pour une illimitation du possible, en laissant libre cours au clonage au motif qu'il ne serait qu'une possibilité de vie enchevêtrée parmi d'autres, comme aime à le fantasmer la vulgate transhumaniste : une telle lecture reste encore naïvement inféodée au dualisme catégoriel nature/culture, en jugeant des possibilités du vivant d'après des normes techniques hypostasiées. Il s'agit plus modestement de suivre la trame des co-évolutions, en mobilisant un critère éthique prudentiel, attentif à la singularité des situations. Plus précisément, le critère éthique que Haraway retient pour juger du danger du clonage humain dans nos conditions actuelles de coévolution est celui de *l'épanouissement* : non pas l'épanouissement de la seule humanité, mais l'épanouissement interspécifique. C'est ce même critère de l'épanouissement interspécifique qui amène Haraway, à la fin du chapitre 5 de son livre, à condamner une certaine pratique du clonage des animaux domestiques, en particulier le projet Missyplicity¹², décrit comme « un mélange surréaliste de technoscience de pointe en matière de reproduction, d'invention éthique, de détournement épistémologique New Age et de marketing extravagant »¹³.

Dans le prolongement de l'intervention de Philippe Sabot, la littérature offre diverses possibilités d'explorer la question du clonage avec nos élèves sur « le thème de l'identité individuelle et de la différenciation [...] »¹⁴, de la *recherche de soi aux limites de l'humain*-thèmes de notre enseignement d'HLP. Ce pan d'une littérature de jeunesse expose *ad libitum* les tensions entre des héros marginaux désireux de s'insurger contre une instance supérieure (gouvernement, société secrète, etc.) ; la littérature anglo-saxonne foisonne de héros refusant le contrôle social d'une frange de la population manipulée jusque dans ses gènes au nom d'une vision du progrès humain ; les ressorts de cette littérature dystopique et épique permettent d'examiner les enjeux éthiques du clonage. Cependant, nous laissons à part ce champ de possibilités en renvoyant à la lecture plus approfondie de l'article de Parent Marie, référencé en bas de page. A cette littérature de jeunesse riche en questionnement sur le sujet du clonage et pour donner suite à la journée de formation, nous avons préféré mettre en avant, le roman de Kazuo Ishiguro *Après de moi toujours*, pour la singularité du style et du dévoilement progressif du destin d'un groupe de jeunes gens. Le style simple, apparemment froid, invite toutefois à

¹¹ Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent*, op. cit., p. 230.

¹² Du nom d'une chienne de race croisée Missy, qui devait être cloné dans le cadre d'un projet médiatique mené par une grande université états-unienne liée à l'industrie agroalimentaire.

¹³ Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent*, op. cit., p. 251.

¹⁴ Parent, Marie. 2011. "Dérives et désastres : la représentation du clonage humain dans la littérature jeunesse anglo-saxonne". In *Chantier Posthumain*. Carnet de recherche. Available online: l'Observatoire de l'imaginaire contemporain. 21 mars 2011.

l'empathie, sans jamais tomber dans le pathos. Cela permet à l'auteur d'envisager la pratique du clonage, sous couvert de science-fiction, dans une humanité qui cède en partie au « réductionnisme » en matière de clonage. Le roman nous interroge, en effet, en profondeur sur la « division d'une humanité qui exploite le temps à venir et de l'humanité privée d'avenir »¹⁵ pour reprendre le propos de Marion Clanet.

Pour cela, l'intrigue repose sur le flux de souvenirs de la narratrice, Kathy H. : « Je m'appelle Kathy H. J'ai trente et un ans, et je suis accompagnante depuis maintenant plus de onze ans. »¹⁶ ; sur le ton de la confiance, cette dernière nous évoque son adolescence et son entrée dans le monde adulte ; plus exactement son éducation à Hailsham en compagnie de ses amis, Ruth et Tommy. Ce ton posé d'une mémoire qui se raconte progressivement est essentiel dans le dispositif narratif et participe pleinement, par petites touches impressionnistes, au plaisir douloureux de la compréhension du destin de Kathy et de ses amis : Ruth et Tommy. Page après page, l'auteur dévoile les émois, les doutes, les amours, les ruptures du trio au contact de ces « gardiens » et des professeurs les éduquant dans un centre – Hailsham – coupé de l'extérieur dans lequel ils entreront à un moment donné de leurs parcours. Sans parents, sans famille, les adultes se résument à ces éducateurs, professeurs et « Madame » les visitant parfois pour acquérir leurs créations artistiques pour sa galerie. La première phrase du roman et le métier d'« accompagnant » n'auront un sens que progressivement, lorsque le lecteur réalisera que la narratrice est un clone incapable de procréer car génétiquement modifié. De nombreuses pages mèneront le lecteur à saisir la douloureuse réalité de ce métier d'« accompagnant » consistant, dans un euphémisme troublant, à aider d'autres jeunes « clones » à être opérés pour prélever des organes vitaux. Ce roman dystopique dessine une Angleterre, dans les années 90, dans laquelle des « copies » sont élevées dans l'unique but de subir à l'âge adulte des opérations successives (au nombre de quatre). Cela permettra le transfert d'organes à des humains « normaux » et ce jusqu'à leur décès, soit au terme de quatre prélèvements. De surcroît, ce qui se joue ici n'est pas une révolte comme point d'aboutissement comme souvent dans une littérature dystopique pour la jeunesse. Ce qui se joue ici, c'est la quête d'une identité, d'une origine, d'un sens à l'existence pour ces trois jeunes personnes, ces trois jeunes « clones ». Aucune réelle rébellion n'anime leurs parcours, nous les voyons avancer rongés de questions sur leurs sentiments, leurs choix face à ce que le centre d'Hailsham les prépare. La description de leurs comportements, gestes mis en correspondances par le récit des souvenirs de Kathy dessine les contours d'une acceptation douloureuse de leur destin : ont-ils d'ailleurs un autre choix ? Ce qui se dévoile aux yeux du lecteur, c'est un lent aveu pour Kathy, celui de l'impossibilité de modifier le cours de leur destin. Rien ne peut les dévier du chemin qui a été tracé, de ce « fardeau ontologique »¹⁷ qui pèse sur les trois compagnons emblématiques ; ils semblent avoir essayé d'appréhender par non-dits successifs, la réalité de leur existence et nous le comprenons au fil de la lecture grâce au travail mémoriel de Kathy. L'horreur et le tragique de la condition de ces clones remettent en perspective les enjeux éthiques du clonage et la foi en un progrès constant de la technoscience.

A cet effet, voici un premier extrait, situé dans la troisième partie du roman, mettant en perspective le sort qui pèse sur les clones.

¹⁵ Marion Clanet, *Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3*, « Différer le temps pour consommer l'homme. Le clonage en littérature et ses enjeux éthiques », *Fabula / Les colloques, Le Temps du posthumain ?*,

¹⁶ Kazuo Ishiguro, *Auprès de moi toujours*, p.13, Folio.

¹⁷ Mark Hunyadi, *Je est un clone. L'éthique à l'épreuve des biotechnologies*, Paris, Seuil, 2004 ; « L'aléatoire préserve l'altérité. Réflexions sur le clonage », *Champ psychosomatique*, 2009/3 (n° 55), p. 163-179.

Extrait 1 Kazuo Ishiguro, *Après de moi toujours*, p. 399-401, Folio.

Kathy et Tommy ont retrouvé la trace de « Madame » qui vit avec Miss Emily, la directrice du centre d'Hailsham qui a fermé ; ils sont venus dans la croyance fausse qu'un sursis pouvait les concerner en raison de leur amour sincère ; cette sincérité serait mesurable par « Madame » en raison des œuvres qu'elle a conservées et qu'ils pensent être le moyen que le centre a trouvé d'élire des couples pouvant échapper quelques mois à leur sort. Tommy vient avec de nouvelles œuvres plus probantes selon lui, mais la réalité est toute autre, « ce rêve de pouvoir reporter. Jamais [ils] n'aur[ai]ent eu le pouvoir d'accorder une telle chose ».

[...] Nous avons démontré au monde que si les élèves étaient élevés dans un environnement humain, cultivé, il leur était possible de devenir aussi sensibles et intelligents que n'importe quel être humain. Avant cela, tous les clones — ou les *élèves*, comme nous préférons vous appeler — n'existaient que pour suppléer à la science médicale. Dans les premiers temps, après la guerre, c'est *grosso modo* ce que vous étiez pour la plupart des gens. Des objets obscurs dans des éprouvettes. Tu n'es pas d'accord, Marie-Claude ? Elle est très silencieuse. D'habitude on ne peut plus l'arrêter sur ce sujet. Votre présence, mes petits, semble l'avoir laissée sans voix. Très bien. Donc, pour répondre à ta question, Tommy : c'est pour cela que nous avons collectionné vos œuvres. Nous avons sélectionné les meilleures et mis sur pied des expositions spéciales. À la fin des années soixante-dix, à l'apogée de notre influence, nous organisons d'importants événements à travers le pays. Il y avait des ministres siégeant au Cabinet, des évêques, toutes sortes de gens célèbres qui venaient y assister. Il y avait des discours, des promesses de fonds importants. "Voilà, regardez ! pouvions-nous dire. Regardez cet art ! Comment osez-vous prétendre que ces enfants ne sont pas complètement humains ?" Ah oui, notre mouvement était largement soutenu alors, la chance était de notre côté. »

Pendant les quelques minutes suivantes, Miss Emily continua d'évoquer différents événements de cette époque, mentionnant un tas de gens dont les noms ne nous disaient rien. En fait, un moment, ce fut presque comme si nous l'avions de nouveau écoutée lors de l'une de ses assemblées du matin, quand elle parlait dans des digressions qu'aucun de nous ne pouvait suivre. Elle semblait s'amuser, cependant, et un doux sourire éclairait ses yeux. Puis, brusquement, elle en émergea et dit sur un nouveau ton :

« Mais nous n'avons jamais tout à fait perdu contact avec la réalité, n'est-ce pas, Marie-Claude ? Pas comme nos collègues du cartel Saunders. Même aux moments les plus favorables, nous avons toujours su dans quel difficile combat nous étions engagées. Et, bien entendu, l'affaire Morningdale¹⁸ a éclaté, puis une ou deux autres choses, et en un rien de temps tout notre dur labeur a été détruit. »

L'auteur de ce roman expose à travers les clones simultanément le désir humain de lutter contre les maladies, contre la mort en faisant le choix d'exploiter des « clones » jugés si peu « humains » par leurs concepteurs ; ceux-ci sont d'ailleurs constamment dans l'ombre du récit puisque la narratrice ne peut livrer que ce qui lui a été permis de comprendre au fil de sa courte existence programmée. Dans un même temps, Kazuo Ishiguro nous confronte à l'« élevage

¹⁸ On découvre qu'au-delà des clones de Hailsham, un scientifique – Morningdale- menait, en-dehors du cadre légal, des recherches pour offrir la possibilité à des parents d'avoir des enfants aux capacités cognitives et physiques supérieures à la moyenne. L'eugénisme est la dérive qui coûte au trio du roman de Kazuo Ishiguro, le droit à être considérés comme des humains ; ce personnage fictif fait écho aux travaux d'He Jiankui, un scientifique chinois, avec l'affaire des jumelles chinoises Lulu et Nana dont le génome a été modifié par nucléase CRISPR. Le sort d' He Jiankui, est au centre des interrogations encore de nos jours...

humain »¹⁹ dans une sombre application pour la survie des « vrais » humains ». Ruth, Tommy et bien sûr Kathy se débattent avec le chemin qu'on leur a écrit en exposant leurs doutes et fêlures si « humaines », cachées derrière des « termes » qu'on leur a inculqués pour amoindrir la tragique réalité de leur existence, ou plutôt de leur tragique utilité. Tout comme le terme « accompagnant » semble une manipulation pour amener un clone à faciliter les « dons » chez un autre (chaque « don » n'est en soi que la mise à mort progressive d'une existence pour le bien d'une autre), Kathy laissera Tommy réaliser son dernier don, elle le laissera « terminer ». Le langage est le truchement absolu d'une manipulation, comme le centre d'Hailsham n'était qu'un biais pour soulager le déterminisme de leurs vies ; en effet, le verbe « terminer » souvent employé pour désigner le don ultime – le quatrième – correspond à une euphémisation de leur fin de vie, et explicite simultanément l'accomplissement technique du seul but du clone : être un réservoir d'organes. Jamais l'horreur de la réalité n'est assumée dans le langage des clones et des encadrants comme pour mieux souligner la difficulté des enjeux éthiques et moraux de ce clonage.

Si le titre français *Auprès de moi toujours* (comme le titre anglais *Never let me go*) marque une « obsession du temps »²⁰ pour désigner l'humanité qui a fait le choix de survivre par les clones, le titre témoigne parallèlement de l'éphémère aspiration des clones à aimer et vivre ; Kathy et Tommy iront jusqu'à rêver d'un délai accordé par « ceux qui décident de leurs dons », en raison de leur amour sincère. Mais aucune dérogation n'est possible pour ces êtres instrumentalisés, et le titre résonne encore comme une interrogation de plus, sur le rêve d'une humanité dépassant, certes, sa finitude mais au détriment d'êtres artificiellement créés, aux aspirations non moins humaines.

Pour prolonger cette proposition de lecture aux élèves, en lien avec l'intervention de Ph. Sabot, nous proposons un dernier extrait du roman pouvant être étudié en lien ou non avec la lecture intégrale du roman de Kazuo Ishiguro.

Extrait 2 Kazuo Ishiguro, *Auprès de moi toujours*, p.401-403, Folio

— Mais ce que je ne comprends pas, pour commencer, dis-je, c'est pourquoi les gens voudraient que les élèves soient aussi mal traités²¹.

— Dans ton optique actuelle, Kathy, ta stupéfaction est parfaitement raisonnable. Mais tu dois essayer de le voir dans une perspective historique. Après la guerre, au début des années cinquante, quand les grandes percées de la science se sont succédé si rapidement, on n'avait pas le temps de faire le point, de poser les questions sensées. Tout d'un coup il y avait toutes ces possibilités qui s'offraient à nous, toutes ces manières de guérir tant de maladies auparavant incurables. C'était ce que le monde remarquait avant tout, voulait le plus. Et pendant longtemps les gens ont préféré croire que ces organes surgissaient de nulle part, ou, au mieux, qu'ils se développaient dans une sorte de vide. Oui, il y avait des discussions. Mais quand les gens ont commencé à se préoccuper des... des élèves, quand ils en sont venus à se pencher sur la manière dont on vous élevait, à se demander si vous auriez dû être créés, il était déjà trop tard. Il n'y avait aucun moyen d'inverser le processus. Comment demander à un monde qui en est arrivé à considérer le cancer comme guérissable, comment demander à un tel monde d'écarter cette

¹⁹ Cf. Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'humanisme de Heidegger* (2000), trad. O. Mannoni, Paris, Mille et une nuits, 2004.

²⁰ Marion Clanet, *Ibid.*

²¹ Kathy interroge Miss Emily.

guérison, de retourner à l'époque noire ? Il n'y avait pas de retour en arrière. Même si les gens se sentaient mal à l'aise à cause de votre existence, leur principal souci était que leurs propres enfants, épouses, parents, amis ne meurent pas du cancer, de la sclérose latérale amyotrophique, d'une maladie du cœur. Pendant longtemps vous avez été tenus dans l'ombre, et les gens s'efforçaient de ne pas penser à vous. Et si cela leur arrivait, ils essayaient de se convaincre que vous n'étiez pas vraiment comme nous. Que vous étiez moins qu'humains, aussi ça ne comptait pas. Et les choses en sont restées là jusqu'à la naissance de notre petit mouvement. Mais vous voyez à quoi nous nous mesurons ? Nous cherchions pratiquement à résoudre la quadrature du cercle. Le monde était là, à exiger que les élèves fassent des dons. Tant que cela resterait le cas, il y aurait toujours une barrière empêchant de vous considérer comme vraiment humains. Eh bien, nous avons mené ce combat de nombreuses années, et ce que nous avons obtenu pour vous, du moins, c'étaient de multiples améliorations, mais, bien sûr, vous n'étiez que de rares élus. Et le scandale Morningdale a alors éclaté, puis d'autres choses, et en un rien de temps le climat a tout à fait changé. Personne ne voulait plus avoir l'air de nous soutenir, et notre petit mouvement, Hailsham, Glenmorgan, le cartel Saunders, tous, nous avons été balayés. »